

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Les Inepties volantes suivi de *Attitude clando*

Coll. « Bleue », 2010

Le Socle des vertiges

Coll. « Bleue », 2011

Acteur de l'écriture

Coll. « Du Désavantage du vent », 2013

M'appelle Mohamed Ali

Coll. « Bleue », 2014

Le Kung-fu

Coll. « Bleue », 2014

Et Dieu ne pesait pas lourd... suivi de *Un rêve au-delà*

Coll. « Bleue », 2016

Nkenguégi

Coll. « Bleue », 2016

DIEUDONNÉ NIANGOUNA

Fantôme

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a été créé pour la première fois en allemand et sous le titre Phantom le 13 avril 2018 au Berliner Ensemble (Berlin), dans une mise en scène de l'auteur.

Avec les comédiens Patrick Guldenberg, Bettina Hoppe, Oliver Kraushaar, Wolfgang Michael et Josefin Platt. Dramaturgie : Katja Hagedorn. Musique : Pierre Lambla, Arnel Malonga. Vidéo : Sean Hart . Lumière : Mario Seeger. Costumes : Alvie Bitémo. Traduction allemande : Isolde Schmitt

*À celle qui me révéla
Par les voix insondables
D'une humanité nuit noire
En son ventre une salle comble
Cette histoire en langue étrangère
Et je me découvre rhinocéros
En forêt haute et silencieuse
Écrivant cette reine Lear
Qu'elle tenait
Comme moi un songe
Josefin Platt,
En un rêve de Fantôme.*

© 2019, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-531-4

Quête éternelle un vigile
de tours de guet, de forteresses
contre la mer et le temps.
Ont-ils gagné ? Peut-être.
Ils sont toujours là et dans
leurs chambres silencieuses errent
encore les âmes des morts,
qui épient les vivants.
Bien assez tôt nous les rejoindrons.
Bien assez tôt nous marcherons
sur les murs du temps. Rien
ne nous manquera
sinon l'un à l'autre.

JIM MORRISON, *Wilderness*.

Ce jour-là, mon père est rentré à la maison complètement trempé. Il pleuvait ? Non, notre toit en zinc nous aurait avertis. La pluie, même très fine, aurait tinté comme des petites aiguilles perforant le silence.

« Tu es tombé dans le fleuve, mari ?

– Non, c’est cette pluie qui m’a trempé.

– Pluie ? »

On jette un œil par la fenêtre : c’était une pluie mince en suspens, flottant entre ciel et terre. Légère, ébahie, aérienne. Mes parents appelèrent ça un « pluviotis ». Et ils rirent, amusés par le mot. Jusqu’à ce que le bras de grand-père se dresse :

« Ne riez pas si fort, la pluie est en train de dormir... »

MIA COUTO, *La Pluie ébahie*.

PERSONNAGES

MARTHA

MARIA

HERMANN

sont frère et sœurs.

KEVIN

est le fils d'Hermann.

*Tous les quatre vivent
dans leur paisible château
au beau milieu de la Forêt-Noire.*

THOMAS

*est un aventurier qui par un matin de pluie
surgit dans leur demeure...*

8 h 48

Salon d'un château moderne. Presque vide. Martha, Maria et Hermann sont plongés dans leurs pensées. Kevin est au téléphone debout à côté de la fenêtre. Dehors il pleut.

MARIA. – « Il est des personnes qui ne vivent que pour l'amour. Elles n'ont besoin ni d'or ni de gloire. Le jour comme la nuit elles brillent de la même lumière intérieure. Et leur visage reflète la compassion. Suzan Willer était l'une d'elles. » Voilà ce que j'ai l'intention d'écrire sur le fronton de ce château en mémoire de mère. Qu'est-ce que t'en penses, Martha ?

MARTHA. – Nous n'avons pas eu de mère. Et moi je veux enfanter des histoires, des arbres, des sciences, des morales, des croyances, de la joie. Mais surtout des hommes qui tiennent debout sans fléchir.

La porte qui donne sur l'extérieur s'ouvre toute seule. Silence. Une minute après, entre Thomas tout trempé.

THOMAS. – Martha, en vous regardant j'aurais parié que vous étiez une femme. Mais en s'approchant de très près vous faites un parfait homme. Vous ressemblez tellement à votre père que vous êtes devenue son fantôme.

HERMANN. – N’y pense pas, Martha. Tu es trop âgée pour de telles sottises. Laisse-toi vivre, allez.

THOMAS. – Moi je veux vous épouser. L’amour c’est tout. Tant qu’on vit on donne de l’amour.

MARTHA. – Arrêtez, espèce de fou !

THOMAS. – L’araignée tisse sa toile même vieille. Savez-vous pourquoi ?

MARTHA. – Non. Mais ce n’est pas vous qui allez me l’apprendre.

THOMAS. – Moi je veux épouser l’amour. Tout l’amour du monde en vous, Martha.

HERMANN, à *Thomas*. – La chose a tout à fait l’air d’un théâtre. Mais dites, d’où sortez-vous comme ça par un si beau matin de pluie ?

THOMAS. – D’un asile psychiatrique. Baden-Baden. Juste avant, j’ai passé trente ans en Afrique. Tout le monde partait et moi je restais. Pourquoi me dirait-on ? Pour l’amour. J’aime quand les gens ne savent pas ce qu’ils cherchent. La nuit africaine c’est le silence, la question, le grand mystère de l’homme. C’est encore ce qu’on ne sait pas et peut-être qu’on ne saura jamais. C’est l’enfance du monde qu’il faut laisser à son innocence. « Ne jamais attaquer le rhinocéros dans sa brousse. »

HERMANN. – Qu’est-ce qu’on s’ennuie de ces vieilles histoires coloniales !

MARIA. – Pourquoi êtes-vous venu chez nous ?

THOMAS. – Pour l’amour. J’avais rencontré Martha au Cameroun. Elle n’était alors qu’une jeune femme innocente. Et j’avais aimé cette innocence blanche sous le soleil d’Afrique.

MARTHA. – Je ne suis jamais allée en Afrique.

THOMAS. – Son maître dirigeait une exploitation de cacao dans l’Ouest du Cameroun. J’y suis allé avec un ami, Éwondo, pour une affaire de la plus haute importance. L’amour, toujours l’amour, car vous vous en doutez bien, je ne me déplace que pour l’amour.

MARTHA. – Arrêtez, monsieur. Vous n’êtes d’amour pour aucun sou. Je ne vous avais jamais vu avant que vous franchissiez cette porte. Et dans aucun de mes rêves vous ne fûtes acteur.

THOMAS. – Mais moi je vous ai vue, Martha. Je vous ai aimée dès la première fois que je vous ai vue.

MARTHA. – Vous prétendez. Mais c’est insensé, voyons.

THOMAS. – Hélas, les amours d’Afrique prétendent, sinon elles ne seraient pas.

HERMANN. – Et la vie privée, la liberté individuelle, vous connaissez ? Et la démocratie, est-ce qu’elle a pris en Afrique ?

THOMAS. – De quelle Afrique parlez-vous ? Cameroun, Namibie, Ghana ?

HERMANN. – Attention, monsieur. Nous sommes des gens d'une grande nation européenne. Alors, les petites gens d'Afrique... Quelle importance qu'on sache les nommer ou pas ?

THOMAS. – Bien sûr que vous n'y êtes pour rien. Et quand l'oiseau a fini de manger il s'envole.

HERMANN. – Je vous signale, monsieur, que notre famille n'est pas partie du Cameroun de son plein gré. On nous a chassés. On nous a chassés. Les Nations unies et compagnie.

THOMAS. – Et vous n'étiez peut-être pas allés là-bas de votre plein gré ?

HERMANN. – Et puis quoi encore ? Vous voulez nous prendre pour des Français ?

THOMAS. – Vous étiez en Afrique. Moi aussi j'y étais, et cela ne peut pas rester sans conséquence.

HERMANN. – Vous parlez pour vous ou vous parlez pour les Africains ?

THOMAS. – Pour l'amour.

HERMANN. – C'est un aveugle qui conduit un navire, monsieur.

THOMAS. – Peut-être bien mais moi il me faut l'amour pour ne pas mourir comme un fantôme.

MARTHA. – Demandez aux astres qui brillent dans le ciel pourquoi on ne les a jamais en dessous de la cheville. Vous voulez modifier l'histoire, monsieur ?

Kevin raccroche son téléphone et se tourne vers la discussion, l'air énervé.

KEVIN. – Va-t-on finir par vendre cette maison ? Je n'en peux plus. Nous sommes devenus un asile ordinaire. On n'entend plus le monde dehors. Et un matin on se surprendra piétinés sous les racines de la Forêt-Noire. La fin sera déjà passée. (*Retournant au téléphone.*) Oui, allô cœur ! Je te jure, ces gens sont morts. Quoi ?... Mais non, mon amour, c'est ma famille, papa, tante Maria et tante Martha. Je dois leur faire comprendre qu'ils ont tort de vivre dans le passé. Une collection de musée. Mon père va au travail par ennui. Ma tante Maria va à l'église par peur du Jugement dernier. Ma tante Martha vit par orgueil. Le paradis des cons ! Le monde est trop grand, trop complexe pour eux. Alors ils choisissent leur petitesse qu'ils peuvent contrôler. Ce qu'ils savent c'est ce qu'ils sont. Dehors il fait froid, c'est le doute et l'incompris. Ils ont peur de se perdre. Ils attendent la mort dans leurs sarcophages. Attends, je te reviens, ma chérie. (*Il raccroche. Se retourne vers les quatre.*) Écoutez, va-t-on finalement décider pour cette maison ? Je veux vivre, moi. Pas être enterré à vingt-deux ans avec des Néfertiti dans le placard.

HERMANN. – Puis à quarante ans tu deviendras un truc. Et c'est terminé.

KEVIN. – Que veux-tu dire par là, papa ?

HERMANN. – Attends voir, mon petit. Ton temps viendra. Et tu arrêteras de grandir. Tu ne t'emballeras plus de toutes ces vieilles rengaines. Ta question primordiale sera de vivre là où tu es et sans bouger d'un cil. Tout te passera : la politique, la philosophie... Commence par te prendre une femme et tu me diras.

MARTHA. – Je parie qu'il vieillira avant vingt-cinq ans.

KEVIN, *à lui-même, en faisant semblant de retourner au téléphone.* – Allez, viens Kevin, on s'arrache. Laissons les vieux mourir.

HERMANN. – C'est trop facile ça, laisser les vieux mourir. C'est ce que fait n'importe quel incapable. Penses-tu à nous, Kevin ? Qu'est-ce qu'on va devenir si tu pars ? Qu'aurais-tu fait si nous t'avions abandonné ?

KEVIN. – Vivre.

HERMANN. – Tu ne connais pas ce que c'est qu'un enfant abandonné, Kevin. Tu es né avec une cuillère en or dans la bouche et tu as grandi avec. Alors, ne parle pas des choses que tu ne connais pas.

KEVIN. – Je saurai vivre sans vous. Vous allez arrêter de vous plaindre ? Vous avez tout fait pour me sacrifier à votre vieillesse. Si je m'en étais tenu à vos préceptes je serais mort depuis. Mort ! Mort ! Mort ! Et vous auriez raconté que j'étais trop faible pour survivre.

HERMANN. – Je préfère la lutte des classes au conflit de générations. Je préfère l'orgueil à la vanité. Les jeunes c'est de la vanité. Le « prenez vite, c'est déjà fait et c'est à vous ». Votre jeunesse ne vous sert à rien puisque vous êtes morts en attendant l'héritage de vos pères. Vous faites semblant d'être indépendants. Mais allez-y ! Faites l'histoire et on verra si le monde tiendra une seule journée, avec votre manque de connaissance de l'histoire, votre attrait pour la violence, votre suffisance branchée et votre liberté transformée en individualisme exacerbé. Les murs sont en vous. Voilà pourquoi vous vous arrêtez à la tendance, à la mouvance, au snobisme... À votre âge, nous on parlait au monde. On pensait le monde. On réglait les problèmes du monde. Mais vous ? Vous parlez en quartiers, en secteurs, en zones. Vous avez réduit le monde à vos petites préoccupations sans importance. Mais vous êtes inaptes à la réflexion. Inaptes à vivre. Même pour inventer votre propre révolution vous venez nous demander la permission. Cette jeunesse est la pire des choses qui soient arrivées sur la terre depuis le premier matin du monde. Vous regardez le tsunami en applaudissant. Vous suivez les conneries des messages djihadistes en vous excitant comme un shoot de Viagra. Vous bandez quand on vous tend une kalachnikov. Est-ce que vous savez seulement que vous êtes un poison pour la vie possible sur terre ? Vous êtes l'échec du genre humain. Vous avez dépassé l'enfer. Il faut quitter le dictionnaire pour trouver le vocabulaire adéquat afin d'arriver à vous définir. Et ce n'est pas la machine qui a calé. Non ! C'est vous qui vous êtes explosés en voulant dépasser Schumacher ; et tonneau puis tonneau puis tonneau... Vous êtes sortis de la galaxie